

## Donner à lire, encore

Julia Chamard-Bergeron

---

Number 77, Summer 2019

Grandeur et misère de l'université

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91506ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Chamard-Bergeron, J. (2019). Donner à lire, encore. *L'Inconvénient*, (77), 42–46.

# Donner à lire, encore

ESSAI Julia Chamard-Bergeron

*Pour Gloss, quel qu'il soit*

– Et un autre essai sur l'université. D'où parles-tu, camarade Chamard-Bergeron ?

– Je parle désormais depuis la marge la plus extrême de l'institution. Je parle depuis mes deux tiers de tâche de chargée de cours à la Faculté de philosophie de l'Université Laval. Je parle les deux pieds dans les limbes, pratiquement.

– Tu dis cela pour te plaindre ? Tu veux faire écho aux revendications de ton syndicat préoccupé par le « rattrapage salarial » et le « renforcement du lien d'emploi » de ses membres ?

– Pas spécialement, non. Je ne sais guère qu'en penser. Je prends l'argent qu'on veut bien me donner, et même avec une certaine gratitude. Je n'ose pas, d'ailleurs, voir ma première charge de cours comme le début d'une carrière.

– Ça ne te plaît pas, l'enseignement universitaire ?

– Bien au contraire, ça me plaît énormément. Ça me plaît peut-être même trop : s'emparer avec désinvolture de certains classiques des littératures européennes, les faire connaître à de jeunes gens curieux... Aurai-je le même enthousiasme à enseigner les rudiments de la dissertation critique quand il sera temps de retourner au cégep ?

– Poser la question, c'est y répondre.

– Voilà.

– Et que leur apprends-tu, à tes étudiants de premier cycle ?

– Cela reste encore à préciser.

Pour tout dire, mon rôle consiste essentiellement à leur mettre des livres entre les mains pour qu'ils les lisent.

– C'est tout ?

– C'est à peu près tout. Reste ensuite à les encourager à en discuter de manière sérieuse et suffisamment profonde, à aiguillonner leur réflexion, puis à conclure la séance en livrant quelques informations plus substantielles parce qu'informées par l'histoire des idées et des formes littéraires. Et à corriger leurs travaux pour qu'ils apprennent à écrire. Bref, je donne à lire.

– N'est-ce pas aussi ce qu'on te demande de faire au cégep ?

– Peut-être bien, en effet. À la différence près, et elle compte, qu'au cégep la proportion d'étudiants intéressés à lire ce que je leur donne à lire est moins grande. Elle tend vers zéro, mais sans jamais y atteindre.

– Serait-ce parce que tu leur fais lire des livres qui ne leur parlent pas ?

– Les livres ne parlent pas ; c'est bien pourquoi il faut apprendre à les lire.

– ...

– Tu ne dis rien ?

– Si tu veux tout savoir, pour le moment je me préoccupe surtout d'éviter que cet essai ne ressemble trop à un dialogue d'André Belleau dans un numéro de *Liberté* des années 80. Pas parce que ce n'est pas un bon modèle d'écriture essayistique, au contraire, mais parce que l'originalité formelle est une vertu célébrée et que le pastiche n'est plus à la mode.

– André Belleau ? Ça t'arrive souvent de penser à lui ? Pour tout dire je l'avais un peu oublié.

– Oublié ! cet intellectuel mythique et professeur d'université (et un vrai, lui) ! Ceux qui l'ont connu souffrent encore de sa disparition. Les professeurs qui m'en ont parlé m'ont donné l'envie de connaître l'homme qu'il était. Or comment parvenir à s'approcher d'un disparu, comment entrer en dialogue avec un mort ? J'ai parcouru quelques-uns de ses articles, mais sans réussir à le surprendre, *lui*. Et depuis je trouve plus simple de prononcer, dès que le contexte s'y prête, l'une de ses phrases qui se mémorisent aussi bien qu'un credo : « Nous n'avons pas besoin de parler français, nous avons besoin du français pour parler. » Cela me donne l'impression, à moi qui étudie « le français », d'avoir engrangé un peu de sa sagesse, et cela permet du même coup de « faire avancer le débat linguistique au Québec » – dans la bonne direction, s'entend.

– Cela reste à voir. Mais dis-moi, n'as-tu pas l'impression que nous avons échangé nos rôles et que celle qui tout à l'heure posait les questions est devenue celle qui donne les réponses ?

– Justement ! Tu viens de formuler, avec beaucoup de justesse pour une ignorante en ton genre, le principal écueil de ces dialogues de voix désincarnées.

– Surveille ton langage. D'ailleurs je te signale que c'est moi, la chargée de cours de tout à l'heure qui donnait les réponses aux questions.

– Touché. N'empêche qu'il est là, le problème : comment voulez-vous, en tant que lecteur, vous y retrouver entre plusieurs voix aux personnalités évanescentes qui s'échangent des phrases à tort et à travers ? Platon n'aurait jamais fait une chose pareille. Il savait camper ses personnages, lui.

– Vrai. Toutefois je te rappelle que Platon, quoique fondateur de l'Académie, n'a jamais fréquenté l'université moderne, et qu'il nous

sera d'un piètre secours, à nous qui avons choisi de commenter l'expérience que nous en avons.

– Le rappel du sujet de notre entretien tombe à pic. Et je te suggère ceci, qui aidera beaucoup, j'en suis sûre, à l'intelligibilité de nos propos : tu seras la nouvelle chargée de cours, et je serai l'ancienne étudiante. Je serai celle qui a reçu, tu seras celle qui donne. Tu seras la fin, je serai l'origine.

Ω. – L'alpha et l'oméga. D'accord ; j'ai compris – sans même avoir appris le grec.

A. – Et si c'était précisément de là qu'il convenait de repartir ? De l'enseignement des langues anciennes, je veux dire ? L'université est devenue à peu près le seul lieu où elles vivent encore. J'ai appris mon latin de peine et de misère pendant mes études de doctorat, en me disant que j'aurais dû le faire beaucoup plus tôt : idéalement comme le petit Montaigne, alors qu'il tétait encore sa mère, ou, de manière plus réaliste, à l'école secondaire. Car l'ayant appris à l'âge où l'on se targue de raisonner plutôt que de mémoriser, je l'ai appris bien mal, et l'ai depuis consciencieusement oublié.

Ω. – C'est tout dire. L'université doit désormais combler les lacunes de l'école et du collège : enseigner les langues, mais aussi, trop souvent, montrer à lire et à écrire avec soin. Un famineux rattrapage de temps perdu, si tu veux mon avis.

A. – Ils sont si mauvais que ça, tes étudiants ?

Ω. – Pas du tout. Ils sont même plutôt bons. Mais ils font des contresens et des fautes de français.

A. – Alors, le niveau, il baisse ?

Ω. – Tu veux savoir si la qualité de leur français écrit est moindre que celle de notre génération et que celle de la génération d'avant ? Je n'enseigne que depuis quelques années, je n'ai pas de point de comparaison. Chose certaine, ils font *beaucoup* de fautes, peut-être parce qu'ils ne prennent pas le temps de se relire. Ce qu'ils peuvent être occupés ! Ils travaillent, ils s'entraînent, ils ont une seconde vie à gérer sur les réseaux sociaux... J'ai l'impression que nous n'en faisons pas autant à leur âge. Mais ce qui me semble être l'un des traits déterminants de leur génération, c'est le rapport qu'ils ont à la langue française. Ils seront bientôt capables de dire, en détournant la phrase de ton cher André Belleau : « Nous n'avons pas besoin de parler français, et nous n'avons pas besoin du français pour parler ! » Les chansons, les

chaînes YouTube, les films, les séries télé, les émissions et jusqu'aux livres qu'ils aiment sont en anglais, alors tu t'imagines bien... Cela dit, je ne voudrais pas non plus paraître les blâmer de reconnaître et de chérir la puissante énergie de la culture américaine. Pour de jeunes personnes éduquées, la maîtrise de l'anglais est une force qui ne met pas forcément en péril le fait français.

Quant aux autres langues étrangères et aux langues anciennes, mes étudiants en sont à peu près au même point que moi. Si tu veux mon avis, ils me ressemblent trop, ces étudiants. Remarque, je dis cela à leur décharge, et pour mieux battre ma coulpe.

A. – S'ils me ressemblent, à moi, ils sont forcément en train de soupeser, d'évaluer, de juger sévèrement tes cours. J'ai passé mes longues années d'études à me demander comment l'enseignement de mes bien-aimés professeurs pourrait être amélioré. J'étais chimiste, voire alchimiste : je dosais un petit peu de Prof X, je l'ajoutais à trois ou quatre grammes d'Y, je versais le tout sur une masse équivalente de Z et de \*\*\* avec enfin, ajoutées au reste, quelques mesures de #, et pouf ! ça me donnait, précipité, le Professeur de lettres qui m'aurait révélé le sens de la vie en même temps que celui du Texte. J'ose espérer que, maintenant que te voilà de l'autre côté, au-devant de la classe, tu me fais honneur, c'est-à-dire que tu ne fais pas trop honte à l'étudiante idéaliste que tu as été. J'ose espérer que tu transmues le plomb en or.

Ω. – ...

A. – Tu ne dis rien ?

Ω. – Tu te doutes bien que je ne suis pas à la hauteur ; pas à *cette hauteur-là* en tout cas. Notre naïveté a-t-elle déjà été aussi grande que celle que tu reconstruis par le souvenir ?

A. – Je force peut-être le trait. Ce dont je me souviens parfaitement, en revanche, c'est d'un profond désir de faire arriver les œuvres littéraires et philosophiques jusqu'à moi, de me nourrir de leur substance vive. Je rêvais qu'on m'aide à les lire comme si elles avaient été écrites à mon intention. Je me souviens d'avoir aimé chaque instant d'un cours qui me permettait de les voir s'animer devant moi, *pour moi*. J'aurais aimé que l'érudition s'articule toujours à une quête existentielle.

Ω. – Ça ne pourrait être toujours le cas. Ces œuvres n'ont pas été écrites pour *toi*, mais pour une portion de cette humanité à laquelle tu appartiens. À ce compte, il serait bien surprenant que tes études t'aient comblée...

A. – Je me suis sentie trahie par certains cours donnés en Sorbonne qui ne parvenaient jamais à même effleurer l'œuvre parce que la biographie de l'auteur s'allongeait de semaine en semaine. À Montréal, j'ai rué dans les bran-cards quand la théorie et les méthodes critiques prenaient le pas sur l'œuvre elle-même. Quoi, me faire répondre, à une question posée sur la *Recherche du temps perdu*, que « l'inconscient est structuré comme un langage » ? Proust est-il Lacan pour qu'on puisse l'expliquer de la sorte ? Jamais je n'ai cru, pourtant, que le bon sens et la mesure avaient déserté l'université. L'université m'a fait le plus grand bien, et elle a tenu la promesse qu'elle m'avait faite : elle m'a donné à lire, comme tu dis, en mettant sur ma route les auteurs et les œuvres qui ne m'ont pas quittée depuis. Et comment aurais-je pu désespérer de ce lieu, unique entre tous, où l'acte de penser retrouve la profondeur historique qui en décuple les possibilités ?

Ω. – Tu as pourtant ragé contre l'historicisme.

A. – Comment donc ! Démon de la théorie ou sirènes de l'histoire littéraire, j'en voulais à l'université qui m'obligeait à enfiler des gants avant de manier l'œuvre : gants en latex de la dissection théorique ou gants blancs des classiques à la tranche dorée, deux versions d'un même pernicieux éloignement. Je voyais dans les deux cas des prétextes pour m'empêcher de prendre l'œuvre par la main et de sentir son chaleureux contact. « Vous voulez donc que je me protège des livres, que je cesse de les sentir vivre tout contre moi ? Est-ce donc de la contagion que vous avez peur, tous ? » Mais c'était avant d'avoir compris les bienfaits d'une lecture informée et patiente des œuvres, d'une lecture attentive aux échos du temps qui se logent en elles comme malgré elles. L'histoire malmène moins les œuvres que la théorie ; elle permet de prendre avec elles la distance nécessaire pour leur rendre leur pleine altérité. Si je veux que les œuvres parviennent jusqu'à moi, rien ne sert pourtant de les y amener de force, en faisant fi de leurs différences.

Ω. – La « pleine altérité » des œuvres littéraires !? Tu parles comme un programme ministériel. Tu es mûre pour le cégep.

A. – Ah bon ? Et toi, alors, quel discours tiens-tu sur la littérature lorsque tu enseignes au certificat sur les œuvres marquantes de la culture occidentale ?

Ω. – De peur de me tromper, je me tiens loin des propos d'ordre général. Je te l'ai dit

tout à l'heure, je le répète maintenant : je me contente de donner à lire. Si je suis honnête avec moi-même, je dois admettre que la liberté dont je dispose m'intimide. Je suis là, ils m'écoutent, je peux tout leur dire, aucun devis ne me contraint. À moi de leur révéler les secrets vertigineux du texte, ses beautés cachées, ses trésors de sagesse enfouis sous le poids de la tradition ! toutes ces raisons pour lesquelles le Livre a été passé de main en main jusqu'à nous, c'est-à-dire jusqu'à *chacun d'entre nous*. Mais ! comment pourrais-je leur montrer du doigt ces choses que ne leur aurait pas révélées la lecture même des œuvres ? J'analyse, je commente comme je le peux, bref je fais des phrases, et bien souvent, moi qui voudrais « attendrir les étoiles », je ne parviens qu'à « faire danser les ours ». Surtout s'il s'agit de leur expliquer *Madame Bovary*.

A. – La revoilà pourtant, l'étudiante romantique dont tu te moquais tout à l'heure ! Elle est toujours en toi, seulement elle est désillusionnée. Est-ce donc que tu voudrais renoncer à transmettre ce qui, au sein de la littérature, t'apporte le plus de joie ?

Ω. – Je ne veux renoncer à rien. N'empêche, imagine la scène un instant. Au programme : *King Lear*. On se perd en conjectures sur les raisons pour lesquelles Lear rejette sa fille Cordelia lors du partage du royaume, on remarque à quel point les personnages sont tous plus ou moins mis hors d'eux-mêmes par la passion, puis on en arrive à la folie de Lear, suivie de ses remords et de son désespoir le plus complet ; désespoir par lequel son cœur se purifie enfin. Jusque-là, tout va bien, les langues se délient, le papier se noircit. Mais imagine que j'ouvre mon exemplaire des *Tragédies* et que je leur lise ça (dans la langue de Shakespeare qu'ils comprennent tous mieux que moi) : ces mots d'un roi dépossédé de toutes choses, ces mots d'un père indigne à sa fille pour qui l'avenir se disloque – par la faute du vieux Lear lui-même :

*Come, let's away to prison.  
We two alone will sing like birds i' th' cage.  
When thou dost ask me blessing, I'll kneel down  
And ask of thee forgiveness ; so we'll live,  
And pray, and sing, and tell old tales, and laugh  
At gilded butterflies, and hear poor rogues  
Talk of court news, and we'll talk with them too –  
Who loses and who wins, who's in, who's out,  
And take upon's the mystery of things  
As if we were God's spies.*

Et tu voudrais que j'ajoute quoi, après cela ?

A. – ...

Ω. – Voilà. Je me sens comme Charles Swann qui hésite à parler d'art devant Odette. Te souviens-tu des hésitations et des lâchetés de Swann dans le premier tome de la *Recherche du temps perdu* ?

A. – Trop peu. Mais du fait que l'inconscient est structuré comme un langage, ça oui, par contre.

Ω. – Swann ne veut pas aller au fond des choses, parce qu'il craint que cela paraisse somme toute banal à sa maîtresse, « moins sensationnel et moins touchant » que ce à quoi elle s'attend. Et il craint que, « désillusionnée de l'art », elle ne le soit « en même temps de l'amour ».

A. – Mais il faut résister ! Ne pas devenir une « célibataire de l'art » comme le médiocre Swann ! Ne nous rabattons pas sur les petits faits vrais pour éviter d'évoquer avec chaleur les endroits qui nous émeuvent. Ne laissons pas l'érudition déloger la pensée !

Ω. – Oh ! La résistance s'organise. Mais lentement.

A. – N'as-tu pas le sentiment de faillir à ta tâche ?

Ω. – Non, c'est-à-dire pas encore. Je me laisse le temps qu'il faut pour définir plus précisément cette « tâche », comme tu l'appelles, qui consiste à apprendre mon métier ou à parfaire mon art ; et je saurai peut-être un jour comment le Beau et le Vrai, unis par les anneaux du sublime, peuvent faire leur chemin jusqu'au premier étage du pavillon De Koninck un jeudi après-midi. Après tout, je n'en suis encore qu'à mes premières armes.

Non ; ce qu'il nous faudrait pour le moment, à mes étudiants et à moi, ce sont des discussions plus ordonnées que celles que nous avons eues jusqu'à présent. Nous devrions progresser avec méthode pour éviter de projeter nos propres lubies sur les textes. Nous les entourons de trop de bruit. Connais-tu Gilles Marcotte ?

A. – Ça me dit quelque chose. Il avait un bureau de professeur émérite à l'Université de Montréal quand j'y étais ; son nom sur une porte, c'était quelque chose de mystérieux. *Le roman à l'imparfait* ?

Ω. – C'est de lui. Il a par ailleurs écrit des pages magnifiques sur l'œuvre littéraire (et la poésie en particulier) comme « lieu de l'attention » : l'œuvre « pèse ses mots », ce qui permet de définir, pour mieux s'ajuster à cette exigence, la lecture qu'elle devrait susciter. Entourée d'intimité et de silence, la lecture

doit à son tour se faire attentive, pour mieux « peser les mots » du poème. Il me semble que ce sont des choses qui devraient pouvoir s'enseigner, à tout le moins en donnant l'exemple d'un rapport contemplatif au texte, dépris des exigences habituelles d'utilité.

A. – N'est-ce pas Simone Weil qui fait de l'attention la finalité première des exercices scolaires et des études ?

Ω. – Gilles Marcotte était, je crois, un grand lecteur de Simone Weil.

A. – Bingo. Et pourtant il y a, même dans ce lieu quasi monacal que devrait être l'université, des exigences concernant l'évaluation et l'attribution de diplômes. Les facultés d'aujourd'hui ne sont pas exactement consacrées à l'*otium litteratum*...

Ω. – Certes, il y a, même dans les départements où s'enseignent les humanités, des choses à apprendre et des compétences à acquérir, et donc des contrôles à faire. Mais cela n'exclut pas la possibilité de faire de l'aptitude à contempler la visée, même lointaine, des cursus littéraires. Paradoxalement, les humanités ressortiront peut-être grandies, ou à tout le moins ragaillardies de la relative saturation du marché du travail pour les diplômés de philosophie et de lettres à laquelle nous assistons aujourd'hui. Je ne peux pas affirmer, même à mes meilleurs étudiants, qu'ils trouveront aisément un poste pour enseigner à leur tour. Je leur conseille donc de voir leurs études en elles-mêmes comme une fin. Et si nous formions moins de bacheliers spécialisés en littérature et plus d'avocats, de médecins, voire de physiciens rompus à la discipline littéraire, c'est-à-dire capables d'écouter ce que la littérature a à leur dire ?

N'empêche que ce serait bien de pouvoir mettre l'apprentissage de l'attention au cœur de mon enseignement. Qu'est-ce qu'elle en dit, Weil ?

A. – Elle montre que l'attention est, à divers degrés, une vertu morale tout autant que spirituelle, qui nous apprend à reconnaître les besoins d'autrui et se transforme ultimement en prière. Les études sont pour Weil une manière de s'exercer à tourner le regard vers la vérité sans pourtant contracter la volonté afin de l'atteindre, de peur de lui faire violence ; en ayant seulement désir d'elle.

Pour tout dire, ça ne me semble pas très actuel comme préoccupation, et je doute que tu puisses remplir tes classes avec un tel programme. Si j'en crois mon *Devoir*, il y a des luttes plus importantes pour le milieu littéraire

d'aujourd'hui. As-tu quelque chose à répondre, par exemple, à ceux qui reprochent aux départements de philosophie et de lettres de n'être pas suffisamment ouverts à la diversité ?

Ω. – Ce que je trouve commode avec les *dead white males*, c'est l'aisance avec laquelle on les étudie. Je m'en vante régulièrement auprès de mon amie anthropologue qui doit traverser la planète pour aller à la rencontre de son objet d'étude vivant, mouvant, changeant... Je souffre de décalage horaire rien que d'y penser. Et cela, sans compter la dépense et les émissions de carbone. C'est pourquoi je privilégie les auteurs qu'on trouve en livres de poche, qui se comparent à des papillons épinglés sur un canevas, qu'on peut si facilement scruter à la loupe. Hommes, femmes, non binaires, caucasiens ou pas, vivants s'il le faut ; pourvu qu'ils soient offerts en poche.

Et tu as tort de croire que la proposition de Simone Weil n'est pas suffisamment actuelle. Oh ! Loin de moi la prétention de leur montrer que la fine pointe de l'attention peut s'élever jusqu'à Dieu... Et si pourtant je parvenais à me saisir de l'idée selon laquelle l'œuvre littéraire est « remise à nos soins », comme l'écrit pour sa part Thomas Pavel, qu'il faut y prêter l'oreille comme on le ferait pour un ami ; à faire place en moi-même à la nécessité de *savoir écouter*, à la leur transmettre... Or il faut pour cela apprendre à lire et à bien lire, car c'est alors que l'œuvre se met à *nous parler*, comme tu le suggérais tout à l'heure.

Mais achevons. Je dois encore préparer mon cours pour demain.

A. – Qu'est-ce qui est au programme ?

Ω. – À *la recherche du temps perdu*, « Un amour de Swann ». Je me demande si j'aurai le courage de leur lire le passage sur les « captives divines » que nous dérobons aux pièces musicales et qui donnent à la mort « quelque chose de moins amer, de moins inglorieux, peut-être de moins probable »...

A. – Ne serait-il pas plus judicieux de leur parler de Lacan ?

Ω. – J'en doute. Mais de Schopenhauer, peut-être bien que si. ■

Julia Chamard-Bergeron est membre du comité de rédaction de la revue *Argument*. Détentrice d'un doctorat de l'Université de Chicago, elle est chargée de cours en littérature à l'Université Laval.